

ÊTRE COURAGEUX, EST-CE ENDURER OU ROMPRE ?

Supporter une situation pénible et douloureuse relève tantôt de la fermeté de caractère, tantôt de la lâcheté, d'une incapacité à courir le risque du changement. À l'inverse, la rupture peut être considérée comme une preuve de force ou comme une fuite bien commode. Pour y voir plus clair, rien de tel que d'évaluer ces deux possibilités à partir d'un problème bien précis, la crise conjugale. PAR ALEXANDRE LACROIX

Maureen est là, qui sanglote, qui vous supplie de l'achever. Votre mariage est une catastrophe, les scènes violentes s'enchaînent. Il y a quelques jours, vous étiez sur le point de partir quand Maureen, pour vous retenir, a prétendu être enceinte en vous mettant sous le nez un test falsifié (elle avait payé une Noire dans la rue pour faire le test à sa place), et par ce stratagème elle vous a rattaché à elle, vous a arraché un supplément de cette vie conjugale abominable. Mais vous venez de découvrir la supercherie.

Vous vous appelez Peter Tarnopol. Il y a quelques années encore, vous acheviez vos études et l'avenir vous souriait – et maintenant, vous n'avez plus le choix qu'entre le calvaire et le divorce. Mais peut-être est-ce vous, et vous seul, le responsable du naufrage de cette union. Il est possible qu'avec un peu de bonne volonté, votre mariage reparte sur de meilleures bases. Qu'allez-vous faire ? Êtes-vous suffisamment courageux pour la quitter ? À moins que partir ne soit une lâcheté ? Mais avez-vous le courage de continuer à vivre avec Maureen ?

Pour le meilleur et pour le pire

Ce dilemme moral est délicat, précisément parce que le même acte peut être considéré comme courageux ou lâche. Rompre, cela peut signifier fuir ses responsabilités, mais tout aussi bien accepter de courir le risque de la solitude, d'entrer dans une zone d'inconfort. Insister dans une situation pénible,

cela peut être tout aussi bien un signe de capitulation que de force morale. Comment y voir plus clair ? Si vous demandez conseil à un prêtre, il y a fort à parier qu'il vous enjoindra de rester. Parce que le mariage n'est pas fragilisé par les humeurs passagères. Il s'agit d'un lien en Dieu, à supporter jusqu'à la mort. On se marie également pour le pire... Pour qui a la foi, ce devrait même être l'évidence : nous devons cultiver les vertus d'abnégation, de renoncement, de patience face aux épreuves que Dieu nous envoie – si nous faisons partie des doux, des endurants, une éternité de félicité nous attend. « Eh bien, moi je vous dis : ne résistez pas à celui qui vous veut du mal ; au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi

“ LA SEULE CHOSE DONT ON PUISSE ÊTRE COUPABLE, DANS LA PERSPECTIVE PSYCHANALYTIQUE, C'EST D'AVOIR CÉDÉ SUR SON DÉSIR. ” JACQUES LACAN

l'autre », enseigne l'Évangile selon saint Matthieu (V, 39). Évidemment, si vous êtes athée, les choses se compliquent. Aucune récompense n'est à attendre après le trépas. Vous êtes fondé à rechercher la satisfaction essentielle ici et maintenant. Si vous demandez conseil à un psychologue, ou si vous vous allongez sur le divan d'un psychanalyste, il ne sera pas question de Dieu, mais du désir. Lacan ne recommande-t-il pas : « La seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir » ? Et ce désir profond, qui est en vous, que vous n'avez jamais eu le courage de réaliser pleinement, pourquoi ne tenteriez-vous pas de le laisser s'exprimer ? Vous ne parvenez pas à vous arracher à ce doute : faut-il préférer l'endurance au nom de l'humilité ou la rupture au nom du désir ?

« L'amour est un jeu dont vous êtes le héros. Vous pourriez y laisser votre peau. Plutôt ça, à tout prendre, que d'en sortir. » Cette phrase, qui ouvre le court essai de Medhi Belhaj Kacem, *L'Essence n de l'amour* (Fayard/Tristram), a le mérite de déplacer le problème et de lui donner davantage de subtilité. Car il serait sot d'opposer frontalement l'endurance à la rupture, les maximes éthiques chrétienne et analytique. En effet, il est bien possible que la voie chrétienne, parce qu'elle suppose la répétition des jours et des maux, contraigne le corps à une discipline qui a pour fin d'exacerber le désir, d'atteindre, sinon l'extase, au moins une forme d'existence supérieure. Dans cette perspective, l'endurance vise bel et bien un changement d'état, une rupture : son projet est d'exacerber tellement le désir, en le concentrant, qu'il conduise à une jouissance sans terme. C'est d'ailleurs le sens de la citation de Belhaj Kacem : l'amour est un jeu dangereux, peut-être mortel, mais il vaut mieux rester dans la partie que de la quitter. Nul étonnement, dès lors, que Belhaj Kacem ait été attiré par l'« éthique des vérités » proposée par Alain

Badiou, laquelle transpose dans un cadre de pensée athée et matérialiste la notion de fidélité à l'événement. « On appellera "éthique d'une vérité", de façon générale, le principe de continuation d'un processus de vérité », propose Badiou dans *L'Éthique. Essai sur la conscience du mal* (Hatier, rééd. Nous). Cette définition vaut d'ailleurs pour les mœurs comme pour la politique : « Il est clair, ajoute Badiou, que sous l'effet d'une rencontre amoureuse, si je veux lui être fidèle réellement, je dois remanier de fond en comble ma manière ordinaire d'"habiter" ma situation. Si je veux être fidèle à l'événement "Révolution culturelle", je dois en tout cas pratiquer la politique de façon entièrement différente de ce que propose la tradition socialiste et syndicaliste. » L'éthique de vérité se donne pour une endurance qui intègre totalement la rupture. Sa maxime est : « Fais tout ce que tu peux pour faire persévérer ce qui a excédé ta persévérance. Persévère dans l'interruption. Saisis dans ton être ce qui t'a saisi et rompu. » D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si l'essai d'Alain Badiou, qui promeut cette attitude de fidélité à la rupture fondatrice, finit par invoquer directement la vertu de courage, chose assez rare chez les philosophes contemporains : « L'éthique combine donc, sous l'impératif : "Continuer !", une ressource de discernement (ne pas se prendre aux simulacres), de courage (ne pas céder), et de réserve (ne pas se porter aux extrêmes de la Totalité). » (1)

Être athée, mais fidèle

Suivant ces indications, rien ne sert de courir après une libération du désir qui ne mène qu'à la confusion et au non-sens ; il n'est que dans l'endurance que le désir fasse sens. Dans son livre d'entretiens *Pop philosophie* (Denoe), Medhi Belhaj Kacem s'interroge à plusieurs reprises sur le paradoxe dont est prisonnière sa génération post-soixante-huitarde : après la libération sexuelle, après l'orgie et le triomphe de la pornographie, comment redonner une consistance éthique au désir ? Finalement, le christianisme – avec les notions de fidélité, de sacrifice, mais aussi avec le temps linéaire et répétitif, tendu vers le Jugement dernier, qu'il inaugure – a fourni la matrice conceptuelle qui permet un au-delà de l'orgie. Être athée, mais fidèle, voilà bien une forme de courage inattendue qui, parce qu'elle synthétise les expériences mystiques et analytiques, pourrait séduire les contemporains.

Mais une telle sagesse aura finalement paru inaccessible à Peter Tarnopol, l'impétueux héros du roman de Philip Roth *Ma vie d'homme* (« Folio » Gallimard). Car Peter, soixante-huitard s'il en fut, opte pour le divorce et se débarrasse de Maureen. Quelques mois plus tard, le voilà engagé à nouveau dans une relation sentimentale. Le roman s'achève par cette prise de conscience que la rupture le mène à la répétition et donc, par un biais ironique, qu'elle demande aussi de l'endurance : « Et le regard fuyant, claquant des dents, sans rien de l'image de l'homme dont la Némésis a cessé d'exister et qui se retrouve maître et seigneur

“ FAIS TOUT CE QUE TU PEUX POUR FAIRE PERSÉVÉRER CE QUI A EXCÉDÉ TA PERSÉVÉRANCE. SAISIS DANS TON ÊTRE CE QUI T'A SAISI ET ROMPU. ” ALAIN BADIOU

de son destin, je me tournai vers Susan [...] assise là et attendant. Oh, mon Dieu, pensai-je, maintenant, toi. Toi qui n'es que toi ! Et moi ! Ce moi qui est moi et qui étant moi, n'est nul autre ! » ■

(1) Il est amusant d'observer que Badiou se marche ici sur les pieds qui davantage que le régime de Mao avec ses 40 millions de morts s'est porté aux excès de la totalité ? [Ndlr]



PORTRAIT

André Gorz ou l'

Proche de Sartre, journaliste à *L'Express*, cofonda Mais il est resté fidèle jusque dans la mort à son



« L'expérience de l'insécurité » : tel est le fil conducteur de la vie d'André Gorz. Éprouvant l'absence d'une « place assurée » dans le monde, ce philosophe aura cherché à conquérir son autonomie d'homme et de penseur dans une veine existentialiste, avant de réaliser que la construction de soi passe par le rapport à l'autre – et plus précisément par le lien à l'être aimé. Né à Vienne en 1923, Gerard Horst de son vrai nom rencontre Jean-Paul Sartre à Lausanne en 1946. Marqué par la pensée de ce dernier et cherchant à la concilier avec le marxisme, il publie en 1958 un ouvrage inclassable, *Le Traître*, récit autobiographique mi-philosophique où il poursuit le projet de « se faire homme et libre » et s'interroge sur les aliénations sociales et économiques qui pèsent sur l'individu. Un ouvrage

F. L. V. DE



amour jusqu'à la fin

teur du *Nouvel Observateur*, il a su rompre avec les idéologies qu'il jugeait dépassées. épouse, Dorine, sans qui il n'aurait, de son propre aveu, jamais écrit. PAR MARTIN DURU

préfacé par... Jean-Paul Sartre, dont il rejoint en outre la revue *Les Temps modernes* en 1961. Parallèlement, en effet, André Gorz mène une carrière de journaliste sous le nom de Michel Bosquet, d'abord à *L'Express* puis au *Nouvel Observateur*, qu'il fonde avec Jean Daniel en 1964. Gorz est un critique impitoyable du capitalisme et de la raison économique, auxquels il oppose l'humanisme comme facteur de libération (individuelle et collective) et de transformation de la société. Cette perspective – soumettre l'économie à l'homme, et non l'inverse – lui inspire des textes pionniers sur l'écologie politique, érigée contre la logique destructrice de l'accumulation et du profit. Mais le courage de Gorz tient essentiellement à la posture de rupture qu'il adopte à partir du début des années quatre-vingt. Avec son livre *Adieux au prolétariat. Au-delà du socialisme*, il rompt avec le marxisme en dénonçant le culte du prolétariat, idéologie aliénante selon lui. Il se coupe également des cercles sartriens, quittant *Les Temps modernes* après la mort du père fondateur en 1980. Rupture, enfin, avec *Le Nouvel Observateur* en 1983. Néanmoins, ces

prises de distance ne sont pas le fait d'un penseur reclus en soi. Gorz, tout en continuant son œuvre, souhaite se rapprocher de sa femme Dorine, alors atteinte d'une maladie évolutive extrêmement douloureuse. En 2006, il s'adresse à elle dans *Lettre à D.*, où il avoue que sans son soutien indéfectible et leur pacte d'amour, il n'aurait jamais écrit. Loin d'un regard qui réifie l'autre – comme c'est le cas dans la phénoménologie sartrienne –, Gorz perçoit l'aimée comme ce qui arrache l'existence au néant et rend possible le « je ». D'où la reconnaissance et le dévouement jusqu'à la mort : le 22 septembre 2007, Gorz met fin à ses jours et à ceux de sa femme malade. Cet acte de dignité fait écho aux toutes dernières phrases de la *Lettre à D.* : « Nous aurons chacun ne pas avoir à survivre à la mort de l'autre. Nous nous sommes souvent dit que si, par impossible, nous avions une seconde vie, nous voudrions la passer ensemble. » ■

A LIRE. *Le Traître* suivi du *Vieillessement* (« Folio Essais » Gallimard 2005) *Lettre à D. Histoire d'un amour* (Galilée 2006) et *André Gorz un penseur pour le XXI^e siècle* (sous la direction de Christophe Fouré) La Découverte 2009



« Face au cancer, tu es seul »

Gaspard R., atteint à 27 ans d'un cancer des testicules métastasé, témoigne du courage plus intime que guerrier que requiert la maladie.

« Quand j'ai su que je portais en chimio, j'ai eu un moment de profonde détresse, mais j'ai fait le choix de vivre et de me battre. Il faut surtout du courage après. Pendant des années, persuadé que je ne dépasserai pas les 35 ans, j'ai eu des angoisses de mort. Elles ont tué mon couple, j'ai divorcé. Je me suis alors profondément remis en cause, et j'ai commencé à chercher de l'aide. Admettre ses faiblesses, faire face à ses démons, ça oui, ça relève du courage. Il en faut pour déballer quelque chose d'intime à un tiers. Face au cancer, pendant la maladie, tu es seul. Il est très difficile de gérer les relations aux autres: la maladie relève du tabou. Il est difficile pour les gens de t'écouter, car tu les renvoies à la question de leur propre intégrité physique et de leur propre mortalité. Un seul de mes amis a réagi comme je l'attendais, très simplement. Sans oublier ma nouvelle compagne, bien sûr, qui a fait preuve de courage en vivant cette période à mes côtés. Depuis 2008, j'arrive à me projeter dans l'avenir. J'aurai mis dix ans. » PROPOS RECUEILLIS PAR ÉMILIE CHAPIUS

« Ma révolte a entretenu mon courage »

À 17 ans, Leïla a dû choisir: promettre de se marier avec un musulman ou perdre sa famille. Pour elle, c'est le pardon qui demande le plus de courage.

« Mes parents sont issus de la première vague d'immigration algérienne en France. Mes quatre frères et moi avons grandi dans une cité, mais nous n'avions pas vraiment le droit de fréquenter nos pairs, les musulmans. J'ai compris ensuite que, pour nos parents, notre réussite était la preuve de leur intégration. On ne faisait ni foot ni hip-hop: j'ai eu un frère en équipe de France de judo pendant quinze ans; moi, je faisais de la natation – j'étais dénudée... Et puis, à 17 ans, mes parents m'ont mise à la porte. Ils voulaient que je leur promette que je me marierai avec un musulman, je ne le pouvais pas. Je m'étais inscrite à la faculté de sport de Nice et je ne pouvais plus rentrer tous les soirs à la maison. Dans leur tête, découcher, c'était coucher. Et transgresser une règle religieuse. Ma mère m'a dit: *"Tu n'es plus notre fille, on ne peut pas être en accord avec ça."* Mes parents avaient pris le risque de nous faire ressembler à des "vrais Français", comme ils disaient, mais ils auraient voulu que socialement et culturellement on soit arabes. Ça a été la rupture. J'ai dû faire

mes bagages. À partir de là, le plus dur a été de réussir sans avoir de modèle et d'accepter que mes parents se soient trompés. J'ai continué mes études à la fac grâce à une bourse. Je n'étais pas comme les autres. Pendant cinq ans, il m'a fallu rester tendue vers l'objectif: le Capeps. Souvent, c'était difficile, matériellement et affectivement, mais le plus dur était de garder le cap même si cela me séparait de mes racines. Pendant ces années, le sentiment de révolte que j'avais face à mes parents a entretenu mon courage. Je leur en voulais de me reprocher de n'être pas ce qu'ils ne m'avaient pas inculqué. J'étais parfois fatiguée, affectée. Mais la haine donne l'intensité de la force, une énergie supplémentaire. Et puis, j'ai rencontré des gens, parfois un peu plus âgés, qui me donnaient le courage de continuer un peu plus. Il en fallait pour se construire une vie amoureuse aussi. Comment devenir une femme quand c'est cela qui a été la raison de la rupture avec tes racines? Au bout de quatre ans, quand j'ai eu mon Capeps, bizarrement, j'ai appelé ma mère.

Elle m'avait dit que je ne réussirais jamais. Elle n'a rien répondu ou presque. Ça m'a fait énormément de mal. J'ai déprimé, je perdais complètement pied. Là, j'ai vraiment fait preuve de courage – pour lui pardonner. Ça a été complexe et difficile. Quand je suis revenue vers mes parents, mon père avait 75 ans. Je lui ai demandé s'il m'aimait. Il m'a dit: *"Je ne peux pas vous permettre d'épouser des non-musulmans, car il faut aller au Paradis, et pour ça, il faut se marier avec un musulman."* C'était sa manière de vouloir le meilleur pour nous. Ma mère, c'est plus compliqué. Elle n'a jamais dit qu'elle était fière, ni qu'elle m'aimait. Je n'ai pas eu la réponse que j'attendais de son côté. Depuis dix ans, les choses ont changé. J'aurais beaucoup aimé rencontrer des associations comme Ni putes ni soumises, des personnes comme l'actrice Rachida Brakni. Avoir des modèles, ça permet de te dire que la voie existe, qu'être professeure agrégée à la fac et issue d'une famille maghrébine, c'est possible. »

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉMILIE CHAPIUS

« En entreprise, le seul véritable courage est l'endurance »

Dans le monde du travail, ce ne sont pas les actes de rupture, mais les vertus d'endurance qui sont valorisées. C'est du moins le point de vue que développe ici Bénédicte Haubold, conseil en organisation et stratégie et créatrice du cabinet Artélie, dont l'objet est de résoudre les situations humaines difficiles en entreprise.

« Dans l'entreprise, on apprécie l'attitude franche, directe, énergique, de celui qui semble pouvoir tenir bon en cas de coup dur. Mais il s'agit là bien souvent d'une façade, qui appartient surtout à l'idéologie du management. En pratique, les critères d'évaluation qu'on applique aux cadres ne tiennent pas vraiment compte de la capacité à prendre des risques. Loin de rétribuer le courage, l'entreprise a tendance à ne pas le valoriser. Ce qui importe souvent, pour un cadre, c'est d'optimiser sa situation individuelle, d'avoir le parcours le moins chaotique et le plus sûr possible vers l'avancement de sa carrière. Chacun a une vision à court terme de son poste, puisque les politiques de ressources humaines ont tendance à faire évoluer chacun tous les deux ou trois ans. L'enjeu est par conséquent aussi de "durer" le plus longtemps possible dans l'entreprise, c'est-à-dire notamment d'échapper au licenciement. Ces données expliquent que les cadres sont dans l'ensemble réticents à prendre des décisions osées ou courageuses. Développer un nouveau service, un produit risqué, c'est potentiellement s'exposer à faire un mauvais chiffre à la fin de l'année. Quant au courage de s'opposer à ses supérieurs hiérarchiques, il sera *in fine* sanctionné. Par exemple, lorsque le patron d'une très grosse "business unit" française déclare à ses actionnaires allemands qu'il ne fera pas la réorganisation souhaitée parce qu'il la juge dévastatrice au moment où elle est demandée, il s'expose au risque d'être éjecté à tout instant. Sa position est courageuse, mais elle est vaine aussi : un autre fera ce travail à sa place. Cela dit, la lâcheté n'est pas non plus une attitude souhaitable dans la vie professionnelle. Pour un cadre, être lâche, c'est refuser de prendre certaines décisions dans des situations critiques, de harcèlement moral par exemple, quand la santé d'un collaborateur est en jeu. La lâcheté,

la non-décision, le fait de ne pas vouloir exercer une autorité pourtant nécessaire mènent à l'immobilisme et peuvent parfois paralyser des services entiers. Ni courage ni lâcheté... Mais qu'attend donc l'entreprise de ses employés ? Qu'ils soient, bien souvent et quoi qu'on en dise, les plus lisses et les plus adaptés possibles. Le cadre doit procéder à des microrégulations en permanence, optimiser son chiffre d'affaires tout en prenant le moins de risques possible, et éviter ou résoudre les conflits. C'est pourquoi il me semble que le seul véritable courage dans cet environnement de l'entreprise est celui de l'endurance, bien plus efficace que les croisades personnelles, les actions isolées et inutilement courageuses.

Lors de mes interventions sur le terrain, ceux que je trouve les plus courageux – les plus endurants – ce sont les cadres chargés du "management intermédiaire". Ils sont sur le pont, avec leurs équipes, doivent transmettre des ordres dont ils ne sont pas à l'origine et dont ils ne perçoivent pas les motivations. Il faut une vraie force de caractère pour agir ainsi, sans vision d'ensemble. Avec la crise actuelle, tandis que les dirigeants sont souvent dépassés, nombre de ces cadres prennent sur eux et naviguent à vue, en développant des capacités d'adaptation insoupçonnées. »

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE LACROIX

À LIRE, de Bénédicte Haubold *Vertiges du miroir*
Le narcissisme des dirigeants (Lignes de Repères 2006)
et *Les Risques psychosociaux* (Eyrolles 2008)

